

Q 171

S 71

ESSAIS  
DE MORALE

DE SCIENCE ET DE DROIT

HERBERT SPENCER



FONDO EMETERIO  
VALVERDE Y TELLEZ

UNIVERSIDAD DE MADRID  
BIBLIOTECA DE VALVERDE Y TELLEZ

### PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Avec le présent volume se termine la traduction française des *Essays scientific, political and speculative* de M. Herbert Spencer. Cette traduction ne renferme pas tous les écrits que M. Spencer a mis sous le titre *Essays* ; pourtant, si l'on considère que les morceaux exclus l'ont été de l'avis de l'auteur lui-même, soit parce qu'ils ont été traduits à part ou incorporés dans d'autres de ses écrits déjà mis en français, soit enfin parce qu'ils ne sont plus conformes à la pensée de M. Spencer, on peut dire que cette traduction est complète.

Pour bien lire un livre, il faut consentir à l'entendre comme l'auteur lui-même l'a entendu ; sinon, vous êtes aussi loin de lire, que la plupart des hommes sont loin, dans la discussion, d'écouter leurs interlocuteurs ; vous ne sortez pas de vous-même, vous vous fortifiez plutôt dans

011147

vosre isolement intellectuel. Or précisément, les *Essais scientifiques* ont un sens qu'on a peine à bien saisir, si l'on ne rattache ce livre au système de l'auteur. Les étudier en vue de ce peu de science qu'ils peuvent nous apprendre, ce serait vouloir n'en tirer qu'un bien humble profit. L'auteur, ici, ne se donne point pour un savant : il n'est pas homme de laboratoire ni d'observatoire. Il est plus éloigné encore du métier de « vulgarisateur », et ses ouvrages sont bons à autre chose qu'à fournir aux savants de fantaisie et aux faiseurs de systèmes des théories scientifiques préparées à leur usage, c'est-à-dire dépouillées de leur précision, de tout cet entourage de preuves, qui en interdisaient l'approche et le maniement aux esprits frivoles. Et pourtant, ces *Essais* méritent leur titre : c'est vraiment de questions scientifiques, et même très-spéciales, qu'il s'y agit.

C'est qu'en effet M. Spencer a une façon à lui propre d'entendre les rapports de la science avec la philosophie. Comme la philosophie, à ses yeux, a pour tâche de réduire à l'unité, en chaque temps, les acquisitions de la science, elle doit, d'une part, découvrir dans l'esprit humain les principes premiers de toute connaissance, montrer dans les théories les plus générales des sciences de simples applications de ces principes mêmes ; elle doit aussi, dans les questions où la science n'a réussi encore qu'à ramasser des faits, lui remettre devant les yeux les principes premiers,

ceux qui doivent servir de guides au chercheur d'hypothèses, car une hypothèse n'a d'avenir que dans la mesure où elle s'inspire de ces lois suprêmes.

C'est surtout à cette seconde partie de son œuvre que M. Spencer s'attache, dans les *Essais scientifiques* ; et comme les principes premiers, d'après lui, se ramènent tous à la loi de la persistance de la force, comme toute science, dans son système, devient une application de la mécanique, son but principal ici paraît être de montrer au savant ce que peut la foi à l'universalité du mécanisme. L'essai intitulé : *Qu'est-ce que l'électricité ?* est un modèle de ce genre d'investigations : là, la science s'étant arrêtée à des hypothèses artificielles, et reconnues pour telles, le philosophe intervient, lui fait voir dans les théories de la mécanique moléculaire le vrai point de départ d'une explication meilleure, ébauche même cette explication, et enfin, abandonnant cette ébauche à la critique, ne réclame d'autre gloire que d'avoir remis en honneur les seuls principes féconds. Ainsi faisait Descartes lorsque, dans ses *Principes*, il ouvrait à la physique sa véritable voie ; lorsque, dans ses traités de *l'Homme*, du *Fœtus*, etc., il enseignait à la physiologie une vérité essentielle, et qu'elle devait mettre deux cents ans à bien comprendre : l'identité profonde de tous les phénomènes, et l'universelle souveraineté de la mécanique, qui gouverne les mouvements les plus secrets des corps vivants comme ceux des corps cé-

lestes. Descartes, certes, a pour lui ceci : d'avoir le premier entendu clairement ces principes, à une époque où (l'hydrostatique peut-être exceptée) pas une des théories de la physique mathématique n'avait encore eu le temps de s'établir. Mais, si différentes que soient les difficultés et l'ampleur des deux entreprises, le dessein de notre auteur est pourtant tout semblable : lui aussi veut que la philosophie, inventrice et gardienne des principes de la connaissance, dirige les sciences, leur trace d'avance leurs routes, prépare, prophétise, leur réunion naturelle en un seul corps. Et c'est ainsi que ces *Essais scientifiques* sont en même temps, au sens de notre auteur, des essais philosophiques.

M. Spencer n'a pas à craindre, ce semble, que son appel à l'union entre la philosophie et la science reste inutile, même en France. Bien au contraire, nous voyons que de grands efforts se font ici pour rétablir des relations, assez peu étroites naguère. Tout ce travail ne va pas, à vrai dire, sans confusion. Peut-être verra-t-on, peut-être a-t-on vu, quelques apprentis philosophes, fâchés de s'entendre appeler littérateurs (car ce mot, comme tous les mots, peut devenir une injure, dans la bouche de qui ne le comprend pas), impatientes d'être traités d'égaux parmi les savants, se jeter sans préparation suffisante, sans méthode assez définie, dans l'étude des sciences, et surtout des plus faciles en apparence, c'est-à-dire de celles qui sont encore le

moins des sciences ; parfois même, pour hâter encore leur besogne, puiser leur savoir aux sources les moins pures, chez les faiseurs de systèmes : moyen le plus sûr du monde pour ignorer en sécurité, solidement et à jamais, la science véritable ; croire enfin qu'à ce prix ils ont acquis le droit de parler auprès des philosophes au nom de la science, et au nom de la philosophie chez les savants. Peut-être d'autres, plus prudents, étonnés de voir qu'on puisse à si bon marché passer savant et même encyclopédiste, inquiets pour la philosophie, pour sa bonne réputation auprès des vrais hommes de science, de ces prétentions extrêmes, se découragent-ils déjà, sont près de déclarer la tentative manquée, d'y renoncer. — Mais ce sont là les difficultés ordinaires que toute idée rencontre à sa naissance, et à chacune de ses renaissances, car ces enfantements aussi sont laborieux.

Toutefois, de là, faut-il aller jusqu'à conclure avec M. Spencer que la philosophie ait pour fonction, et même pour unique fonction, de construire en chaque époque une encyclopédie des sciences, un système provisoire de l'univers ? qu'elle ne puisse avoir avec les sciences un autre rapport ? et qu'enfin on ne puisse favoriser l'établissement d'un commerce plus étroit entre les sciences et la philosophie, sans préparer, sans proclamer déjà, et par là même, le triomphe de cette thèse, chère aux positivistes ? Non, et ce mouvement, auquel nous assistons aujourd'hui, peut

avoir aussi d'autres causes. Il est permis de souhaiter aux philosophes de devenir plus savants, et aux savants de devenir plus philosophes, tout en respectant l'indépendance, l'autonomie des uns et des autres. Ils y ont en effet un droit égal.

La science a raison, quand elle reçoit chez elle des étrangers, de les y admettre à titre d'hôtes, sans leur donner dès l'abord droit de cité. Certes, tout homme de sens, bien qu'il ne soit pas du métier, a droit, en telle question qu'il lui a plu d'étudier, un jour, soit dans les livres, soit autrement, mais à la suite enfin des hommes compétents, de risquer, de proposer des hypothèses, des avis ; et, si les savants sont sages, ils les recevront, comme venant d'un homme moins habile sans doute, mais aussi plus libre parfois de préjugés. Son droit s'arrête là. — D'ailleurs, si la science veut rester maîtresse chez elle, la philosophie, non moins impérieusement, veut qu'on lui reconnaisse une existence propre. N'y a-t-il donc de philosophes que les constructeurs d'encyclopédies ? Oublie-t-on Socrate ? La science a des raisons peut-être de se plaindre de lui, parce qu'il a détourné les esprits de l'étude du monde physique, vers la morale (c'est l'opinion de Lange, dans son *Histoire du matérialisme*) ; mais la philosophie, d'autant plus, lui doit sa reconnaissance, si à ce prix il lui a révélé à elle-même son essence propre et lui a assuré son domaine. Et, à la suite de Socrate,

songe-t-on à combien de philosophes, du même coup, on refuserait ce titre, dont ils se sont crus dignes et que tous jusqu'ici leur ont concédé ? Or, dans la cité des philosophes, pas plus qu'en aucune cité bien ordonnée, il n'est permis à un particulier d'en bannir, d'en excommunier un autre. Mais laissons l'histoire. Quelle dignité reste-t-il au philosophe, une fois réduit au rôle de conseiller-amateur des savants en général, d'autant plus sûr d'être mal écouté partout, qu'il va colportant ses avis auprès de tous, ne prenant racine nulle part ? Car encore un coup, pour ce qui est de régenter les sciences, d'en prédire les résultats futurs et de rédiger à l'avance l'encyclopédie de l'avenir, comment le pourrait-il sans dépasser les conclusions dernières des savants, à l'aide de quelque procédé inconnu d'eux ? Et ce procédé, quel peut-il être, sinon celui de tous les hommes à systèmes, une sorte d'imagination bâtarde et désordonnée, qui ne poursuit plus décidément ou le vrai ou le beau, qui ne connaît plus les lois de l'investigation scientifique ni les règles de l'esthétique, et, ne sachant si elle fait une hypothèse ou un poème, ne fait ni l'un ni l'autre, mais produit un monstre ?

La philosophie donc ne peut vivre avec sûreté ni en se séparant avec la science, ni en confondant ses desseins avec ceux de la science. Jamais, ou presque jamais, jusqu'à ce siècle, un philosophe de mérite n'était apparu, qui ne fût, selon son temps, un savant ; et si les philosophes,

en notre pays, un moment, ont quelque peu déserté les études scientifiques, il ne paraît pas que l'expérience leur ait beaucoup réussi, puisqu'on les voit y revenir d'autant plus avidement. Mais, d'autre part, il s'en faut que tout, dans la science, intéresse également le philosophe : les discussions de détail le touchent moins<sup>1</sup> ; ce à quoi il s'attache, ce sont les grandes théories, où se voit plus à plein l'effort heureux d'un esprit que guide la croyance aux lois naturelles, le sens du mécanisme universel. Ce qu'il y cherche, c'est justement ce sens-là, qui est l'âme de toute science.

Mais, précisément parce qu'il est l'âme de toute science, il ne peut être l'âme de la philosophie. Le philosophe, donc, a besoin assurément d'être pénétré de l'esprit scientifique ; et c'est pourquoi il lui faut aller à l'école auprès des savants, surtout de ceux qui conservent dans sa plus grande pureté l'esprit scientifique : οὐδαὶς ἀγεωμέτρητος εἰσὶτω, disait déjà Platon ; aussi est-ce dans les mathématiques, et plus encore dans ces parties des sciences qui ont été, grâce à la mécanique, converties en autant de mathématiques appliquées, qu'il apprendra l'esprit, les principes vrais de toute science. Toutefois, puisque la philosophie n'existe que dans la mesure même où elle se propose un but à elle

1. Si ce n'est quand il veut étudier la formation des vérités scientifiques, leur établissement progressif ; mais alors, c'est encore l'esprit scientifique qui l'intéresse dans ces débats : il considère la *forme*, non la *matière*, de la discussion.

propre, différent du but de la science, il faut bien qu'elle ait à faire de ces principes un usage nouveau ; qu'au lieu d'y être soumise et d'en faire l'application elle ait son centre en dehors d'eux et les considère comme d'un point de vue extérieur. Or quel peut être ce point de vue ? En dehors de la science, il n'y a au monde pour l'homme qu'une chose : l'action. Comprendre, agir, voilà pour nous les deux seules relations possibles avec les choses. Contemplation, vie pratique : deux attitudes que nous prenons alternativement ; il n'y en a pas d'autres. Or, si la science a ses principes, qui paraissent se ramener tous à la doctrine du déterminisme, la vie pratique aussi a le sien. Ce principe, en vertu duquel nous faisons tout ce que nous faisons et qui seul nous détermine, même à étudier l'univers et à créer la science, peut bien varier d'homme à homme : il est ce qui constitue notre caractère à chacun, et quoi de plus divers que les caractères ? N'importe ! en chacun de nous, il existe ; il est notre notion propre du souverain bien : pour les uns, c'est le bonheur ; pour d'autres, la liberté ; et peut-être il est capable de prendre bien d'autres aspects encore ; mais assurément il n'est aucun homme chez qui il n'apparaisse. — Eh bien ! si vraiment il doit y avoir une philosophie, si elle doit avoir une vie propre, et si pourtant elle ne peut ignorer les principes de la science ni manquer de s'en occuper en quelque façon, n'est-il pas à croire que son rôle est de chercher le rapport de ces deux

principes, celui de la science et celui de l'action, soit pour les concilier, soit pour subordonner l'un à l'autre? Kant l'entendait ainsi, quand il proposait à la philosophie, comme objet capital, ce problème : de concilier la liberté humaine avec le déterminisme universel; et M. Spencer n'en tombe-t-il pas d'accord, bien qu'indirectement, lorsqu'il couronne son système de l'univers par des écrits de politique et de morale?

S'il en est ainsi, il se peut bien que notre auteur n'amène pas tous les esprits à concevoir à sa façon les rapports de la philosophie avec les sciences. Mais on lui accordera un point auquel sans doute il tient plus encore, et qu'il faut retenir surtout, car, en somme, c'est sur les points où nous nous accordons que nous avons encore le plus de chances d'avoir raison; c'est dans la vérité surtout que les esprits se rencontrent et s'unissent vraiment. Ce point important, c'est que la philosophie, entendez-la d'ailleurs d'une ou d'autre manière, ne peut vivre sans un commerce étroit avec les sciences. Aussi, quand bien même le présent volume n'apprendrait pas aux philosophes qui veulent s'initier à la science sans cesser d'être, même en ces études-là, des philosophes, la direction vraie à donner à leurs travaux, et l'esprit dont ils doivent s'inspirer alors, du moins il leur apprendra, par un exemple éloquent, ce qu'il faut avoir fait de science, et avec quelles précisions, avant d'oser croire qu'on s'y entend. Sévère leçon pour ceux qui trop

tôt se targueraient d'un savoir acquis à peu de frais. Leçon reconfortante pour ceux qui déjà désespèrent des résultats d'une alliance, quand à peine elle est ébauchée, rêvée.

A. B.